L’invention de Dieu

THOMAS RÖMER

L'invention de Dieu

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

Ce livre est publié dans la collection
« Les livres du nouveau monde »
dirigée par Pierre Rosanvallon

Les cartes et les dessins figurant dans cet ouvrage ont été réalisés par Fabien Pfitzmann.

ISBN 978-2-02-108815-1

© Éditions du Seuil, mars 2014,
à l'exception de la langue anglaise.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Abréviations des livres bibliques cités (selon la Traduction œcuménique de la Bible)

Abdias	Ab
Aggée	Ag
Amos	Am
1er livre des Chroniques	1 Ch
2e livre des Chroniques	2 Ch
Cantique des cantiques	Ct
Daniel	Dn
Deutéronome	Dt
Ésaïe (Isaïe)	És
Esdras	Esd
Esther	Est
Exode	Ex
Ézéchiel	Éz
Genèse	Gn
Habaquq	Ha
Jérémie	Jr
Job	Jb
Judith	*Jdt*
Lamentations	Lm
Lévitique	Lv
Josué	Jos
1er livre des Maccabées	*1 M*
Malachie	Ml
Michée	Mi
Nombres	Nb
Néhémie	Ne
Osée	Os
Proverbes	Pr

Psaumes	Ps
Qohéleth (Ecclésiaste)	Qo
1er livre des Rois	1 R
2e livre des Rois	2 R
Ruth	Rt
1er livre de Samuel	1 S
2e livre de Samuel	2 S
Sophonie	So
Zacharie	Za

Système de transcription de l'hébreu

Les consonnes

lettre	**nom**	**translittération**	**prononciation**
א	alef	ʾ	celle de la voyelle attenante
ב	beth	b	/b/ ou /v/
ג	ghimel	g	/g/ (garder)
ד	daleth	d	/d/
ה	hé	h	/h/ (aspiré)
ו	waw	w	/w/
ז	zayin	z	/z/
ח	ḥeth	ḥ	/ḥ/ (all. Bach)
ט	ṭeth	ṭ	/t/
י	yod	y	/y/
כ,ך	kaf	k	/k/ ou /ḥ/
ל	lamed	l	/l/
מ,ם	mem	m	/m/
נ,ן	nun	n	/n/
ס	samekh	s	/s/
ע	ayin	ʿ	gutturale sonore
פ,ף	pé	p	/p/ ou /f/
צ,ץ	ṣadé	ṣ	/ts/
ק	qof	q	/k/
ר	resh	r	/r/
שׂ	śin	ś	/s/
שׁ	šin	š	/ch/ (chacun)
ת	taw	t	/t/

Les voyelles

signe	nom	translittération	prononciation
◌ַ	pataḥ	a	/a/
◌ֲ	ḥaṭef pataḥ	ă	/a/
◌ָ	qameṣ	ā	/â/
◌ָ	qameṣ ḥaṭuf	o	/o/ (homme)
◌ֳ	ḥaṭef qameṣ	ŏ	/o/ (homme)
◌ֶ	segol	e	/è/ (elle)
◌ֱ	ḥaṭef segol	ĕ	/è/ (elle)
◌ֶי	segol yod	ê	/ê/ (être)
◌ֵ	ṣéré	ē	/é/ (répéter)
◌ֵי	ṣéré yod	ê	/ê/ (être)
◌ִ	ḥireq	i	/i/ (il)
◌ֹ	ḥolem	ō	/o/
◌ֻ	qibbuṣ	u	/ou/
◌ֹו	ḥolem plein	ô	/o/
◌ּו	šureq	û	/ou/
◌ְ	shewa mobile	ĕ	/e/ (le)

Introduction

Dans le paysage religieux de l'humanité, le judaïsme est considéré comme la plus ancienne religion monothéiste, confessant qu'il n'existe qu'un seul dieu qui est à la fois le dieu spécifique du peuple d'Israël et le dieu de tout l'univers. Cette idée d'un dieu unique s'est ensuite propagée dans le christianisme et l'islam, qui la déclinent chacun à sa manière.

Si on lit les Bibles juive et chrétiennes[1] ainsi que le Coran, on a d'abord l'impression que ce dieu a toujours été là, puisque c'est lui le créateur du ciel et de la terre. À y regarder de près, on y trouve cependant des textes qui admettent l'existence d'autres dieux, comme dans cette histoire du conflit entre un dénommé Jephté, un chef militaire d'une tribu israélite, et Sihôn, roi des voisins d'Israël à l'est, relatée dans le livre des Juges. Pour résoudre le conflit

1. Le pluriel indique le fait que les Bibles chrétiennes varient : l'Ancien Testament des catholiques se distingue de l'Ancien Testament des protestants, et les Églises orthodoxes y incluent, selon leur localisation géographique, encore d'autres livres.

territorial, Jephté utilise un argument théologique : « Ne possèdes-tu pas ce que Kemosh ton dieu te fait posséder ? Et tout ce que notre Dieu a mis en notre possession ne le posséderions-nous pas ? » (Jg 11,4). Ici, le dieu de Jephté est considéré comme le dieu tutélaire d'une tribu ou d'un peuple, à l'instar de Kemosh, le dieu tutélaire de Sihôn. Si l'on poursuit la lecture de la Bible hébraïque[1], on découvre d'autres textes curieux. Les destinataires du Deutéronome sont par exemple souvent exhortés à ne pas suivre d'autres dieux, sans que l'existence, voire la réalité de ceux-ci soit niée. Ainsi la Bible garde-t-elle, elle-même, des traces du fait qu'existait dans le Levant, voire en Israël, une pluralité de divinités et que le dieu d'Israël, dont le nom se prononçait peut-être Yahvé ou Yahou (nous aborderons, au premier chapitre, cette question), n'était pas, et de loin, le seul dieu à être vénéré par les Israélites.

Mais les récits bibliques réservent encore d'autres surprises. Lorsque Yahvé se révèle à Moïse en Égypte, il apparaît comme un dieu inconnu puisqu'il lui dit que c'est la première fois qu'il se manifeste sous son vrai nom. S'agit-il d'une trace du fait que ce dieu n'a pas été depuis toujours le dieu d'Israël ? Pourquoi alors se révèle-t-il en Égypte ? A-t-il un lien avec l'Égypte et, si oui, lequel ?

Sur tous ces points, le dossier biblique doit être complété par d'autres sources : découvertes archéologiques, inscriptions, documents iconographiques, annales égyptiennes, assyriennes, babyloniennes, etc. L'examen de cette documentation nous permettra de retracer le chemin d'un dieu, localisé à l'origine sans doute quelque part dans le « Sud », entre l'Égypte et le Néguev, qui est d'abord un dieu lié à la guerre et à l'orage et qui devient petit à petit le dieu d'Israël et de Jérusalem, pour devenir après une catastrophe majeure, la destruction de Jérusalem et de Juda, le seul dieu, créateur du ciel et de la terre, dieu invisible et transcendant, qui clame cependant qu'il entretient avec son peuple une relation particulière. Comment un

1. Ce terme, qui est confessionnellement neutre, sera préféré à l'expression « Ancien Testament », d'origine chrétienne et comprenant la Bible juive comme la première partie de la Bible chrétienne.

dieu parmi les autres est-il devenu Dieu ? C'est cette énigme, fondamentale et fondatrice, que cet ouvrage voudrait tenter de résoudre. En effet, contrairement à ce que certains théologiens continuent d'affirmer, il ne fait pas de doute que le dieu de la Bible n'a pas été « unique » depuis toujours.

L'enquête à laquelle le lecteur est convié cherchera ainsi à cerner les origines et les transformations du dieu d'Israël. Ses résultats resteront certes hypothétiques puisque nous disposons seulement d'un faisceau d'indices qui se trouvent d'abord dans les textes bibliques eux-mêmes – ce qui comporte évidemment un piège, car les auteurs bibliques ne sont pas neutres mais veulent imposer aux lecteurs leur vision de l'histoire et du dieu d'Israël. La Bible doit donc être analysée dans une perspective historique, sans *a priori*, comme n'importe quel autre document de l'Antiquité. Et, surtout, les résultats de l'analyse des textes bibliques doivent être confrontés aux données archéologiques, épigraphiques et iconographiques. C'est ainsi que l'on arrivera à retracer la carrière d'un dieu du désert vénéré par des groupes nomades qui est devenu le dieu au nom imprononçable dont nous parle la Bible hébraïque.

Cette enquête brise aussi un certain tabou du côté des sciences bibliques. Dans la recherche européenne au moins, depuis les années 1970, les textes du Pentateuque notamment – dont certains avaient été tenus pour très anciens et remontant au tout début du premier millénaire avant notre ère – sont considérés comme beaucoup plus récents. Pour cette raison, un scepticisme tout à fait sain s'est installé à l'égard de la valeur historique de ces textes, désormais appréhendés comme des constructions théologiques. Parce que leur rédaction présuppose souvent la fin du royaume de Juda, la destruction du temple de Jérusalem et l'exil babylonien, il a été jugé illégitime d'utiliser ces textes pour retracer les origines d'Israël et de son dieu. Cependant, c'est oublier que les récits contenus dans le Pentateuque et dans les autres parties de la Bible hébraïque ne sont pas des inventions sorties de la tête d'intellectuels assis derrière leur bureau : la littérature biblique est une littérature de tradition ; ceux qui l'ont mise par écrit l'ont reçue, et ils ont ensuite eu tout loisir de

la transformer et de l'interpréter, de la récrire à nouveau en modifiant les versions plus anciennes, parfois d'une manière drastique, mais, dans la plupart des cas, fondée sur des noyaux archaïques qui ont pu être rédigés très tardivement, tout en conservant des « traces de mémoire[1] » de traditions et d'événements antérieurs. Que la Bible hébraïque ne soit pas une littérature d'auteur est confirmé par le fait que ces textes sont anonymes et ne comportent pas de signature. L'auteur s'efface derrière le document qu'il transmet, révise et édite.

En d'autres termes, s'il est bien évidemment exclu de considérer les récits bibliques comme des sources objectives, ils n'en recèlent pas moins des données qu'il est en partie possible à l'historien d'exploiter à condition d'en entreprendre une lecture critique afin de les extraire de leur gangue mythique et idéologique. Ainsi, il me semble légitime de renouer avec une tradition bien répandue au début du XX^e^ siècle où l'on s'était beaucoup intéressé aux origines du dieu d'Israël. Aujourd'hui, cependant, nous avons de meilleures cartes pour reprendre l'enquête grâce aux nombreuses découvertes archéologiques qui ont largement enrichi notre documentation épigraphique et iconographique.

En parlant d'« invention de dieu », nous n'imaginons pas que quelques Bédouins se sont un jour réunis autour d'une oasis pour créer leur dieu ou que, plus tard, des scribes ont forgé de toutes pièces Yahvé en tant que dieu tutélaire. Il faut plutôt comprendre cette « invention » comme une construction progressive issue de traditions sédimentées dont l'histoire a bouleversé les strates jusqu'à faire émerger une forme inédite. Et quand on analyse comment s'est développé le discours sur ce dieu et comment celui-ci est finalement devenu le dieu unique, on peut voir, là, une sorte d'« invention collective » toujours en réaction à des contextes historiques et sociaux précis.

Avant de débuter l'enquête par le mystère du nom imprononçable du dieu d'Israël, présentons brièvement les contours et contenus de

1. Expression utilisée fréquemment par l'égyptologue allemand Jan Assmann (« *Gedächtnisspur* ») qui s'est beaucoup intéressé aux origines du monothéisme biblique.

la Bible juive ainsi que sa reprise, sous différentes formes, en tant qu'Ancien Testament.

La Bible hébraïque : une brève présentation

La Bible hébraïque se compose de trois grandes parties : la *Torah* ou le Pentateuque (le nom grec désigne les cinq livres qui y sont regroupés), les Prophètes (*Neviim* en hébreu) et les Écrits (*Ketouvim*)[1]. On peut distinguer dans la Torah deux grands ensembles. Le premier, la Genèse, pose la question des origines : Dieu y crée le monde et les hommes (Gn 1-3), mais il est aussi à l'origine de la violence (Caïn et Abel, le déluge – Gn 4-9) et de la diversité des langues et des cultures (Gn 10-11). On y raconte ensuite l'histoire des patriarches, d'Abraham (Gn 12-25), d'Isaac (Gn 26), de Jacob et de son fils Joseph (Gn 27-50), qui sont les ancêtres d'Israël mais pas seulement : Abraham et Isaac sont aussi les parents de la plupart des voisins d'Israël. La deuxième grande partie du Pentateuque relate l'histoire de Moïse, la libération d'Israël des corvées d'Égypte et son séjour dans le désert en chemin vers la Terre promise. Cette deuxième partie commence par la naissance et se termine par la mort de Moïse ; elle couvre ainsi l'ensemble des quatre livres : Exode, Lévitique, Nombres et Deutéronome. Dès le début de cette histoire, le statut particulier de Moïse est souligné par le fait qu'il reçoit à deux reprises des révélations divines qui portent, entre autres, sur le nom du dieu qui l'appelle et sur la signification de ce nom.

L'histoire des patriarches et celle de Moïse et de la sortie d'Égypte proposent au lecteur deux modèles d'identité différents. Selon les récits de la Genèse, l'identité juive se fait par la descendance : on est juif parce qu'on descend d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; c'est pourquoi on trouve dans ces textes de nombreuses

1. Le judaïsme n'a pas vraiment de mot courant pour désigner la Bible dans son ensemble et recourt souvent à l'acronyme *TaNaK*, formé à partir de la première lettre de chacune de ses trois parties.

généalogies. Si l'on passe à l'histoire de Moïse, on constate que les généalogies ont disparu. L'identité du peuple de Yahvé ne repose pas sur la descendance mais sur l'adhésion à l'alliance entre Dieu et Israël, dont Moïse devient le médiateur. Cette alliance est conclue après la libération d'Égypte ; elle est fondée sur les stipulations divines qui se trouvent dans les différents codes de lois qui jalonnent les récits du séjour des Hébreux dans le désert. Cette différence entre la Genèse et les livres suivants se fait aussi ressentir dans la manière dont on présente la divinité. Dans la première partie du livre de la Genèse, de nombreux textes dépeignent un dieu « universel », créateur du monde, qui, plus tard, dans l'histoire de Joseph, apparaît aussi bien comme dieu des Hébreux et des Égyptiens. En ce qui concerne les histoires des Patriarches, on y trouve souvent un dieu clanique, appelé le dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, mais aussi le dieu d'Ismaël et d'Ésaü et de leurs descendants. Dans l'histoire de Moïse et de l'alliance au Sinaï, c'est un dieu guerrier qui se manifeste dans la tempête, conclut un contrat avec son peuple et promet un pays à conquérir. Cette conquête sous l'égide d'un dieu violent sera relatée dans le livre de Josué. Bien que, dès la vocation de Moïse, Yahvé lui ait annoncé qu'il devrait mener le peuple dans un pays « où coulent le lait et le miel », Moïse meurt à la fin du Pentateuque en dehors du pays promis. Le Pentateuque se conclut ainsi par un non-accomplissement de la promesse.

La deuxième partie de la Bible hébraïque, appelée les « Prophètes », reprend le fil narratif et raconte d'abord, dans les livres de Josué, des Juges, de Samuel et des Rois, l'histoire d'Israël depuis la conquête militaire du pays sous Josué, installé par la divinité comme chef militaire, l'établissement de la royauté avec Saül, David et Salomon, jusqu'à la chute de la royauté judéenne et la destruction de Jérusalem en 587 avant notre ère. Ces livres, qui se terminent sur l'écroulement de la royauté et des institutions politiques, sont suivis de la collection des livres prophétiques proprement dits[1] ; ceux-ci

1. Il s'agit des livres d'Ésaïe, de Jérémie, d'Ézéchiel, et des douze « petits prophètes ».

permettent de mieux comprendre les raisons de la catastrophe qui résulte, selon les discours des prophètes, du rejet par le peuple et par ses responsables des exigences divines de justice et de vénération exclusive. C'est donc le dieu d'Israël lui-même qui est à l'origine des défaites militaires de son peuple, qu'il sanctionne, ainsi que ses chefs, pour ne pas avoir respecté ses commandements. En même temps, ces livres contiennent aussi des promesses de renouveau, soit d'une restauration de la royauté davidique, soit, plus généralement, d'un salut à venir.

Les « Écrits », qui constituent la troisième partie de la Bible hébraïque, regroupent des livres de différents genres littéraires, notamment des réflexions sur la condition humaine et sur la relation souvent difficile entre l'homme et Dieu. Le livre des Psaumes qui ouvre, dans la plupart des manuscrits, cette collection contient des hymnes de louange mais aussi, essentiellement, des lamentations individuelles et collectives qui s'expriment également dans le livre des Lamentations commémorant la destruction de Jérusalem. Mais on y trouve aussi le Cantique des cantiques, qui est une collection de poèmes d'amour. Deux livres ont pour héroïnes des femmes : le livre de Ruth raconte l'histoire d'une femme étrangère, du pays de Moab, qui épouse un des ancêtres du roi David ; le livre d'Esther met en scène une jeune femme judéenne qui intervient auprès du roi perse pour sauver son oncle et son peuple de fausses accusations. Le livre de Job dépeint un riche propriétaire qui se révolte contre un dieu qu'il trouve incompréhensible, constatant que la doctrine de la rétribution qui figure dans certains passages du livre des Proverbes (le méchant sera puni, le juste vivra dans le bonheur) ne fonctionne pas. Il est rejoint dans ce constat par Qohéleth (l'Ecclésiaste), le premier philosophe du judaïsme, qui insiste sur le fait que la divinité est inaccessible et qui appelle l'homme à reconnaître et à accepter ses limites. Mais on trouve aussi, dans les Écrits, le livre de Daniel qui met en scène un jugement final de Dieu à la fin des temps. Les livres des Chroniques, en revanche, proposent une nouvelle version de l'histoire de la royauté qui avait déjà été narrée dans les livres de Samuel et des Rois. Cette histoire se poursuit dans les

livres d'Esdras et de Néhémie qui relatent l'histoire de la restauration à l'époque perse et la promulgation de la loi divine à Jérusalem. Dans la plupart des manuscrits, cet ordre chronologique n'est pas respecté et les livres des Chroniques sont placés en dernière position. Ainsi la Bible hébraïque se termine-t-elle par l'appel du roi perse à tous les Judéens exilés de retourner à Jérusalem et de construire la « nouvelle Jérusalem »[1].

On dit souvent que la Bible est une bibliothèque, le mot « bible » venant en effet d'un pluriel grec, *biblia* : *des* livres. La mise par écrit ainsi que la rédaction et la réunion des différents livres qui se trouvent dans les trois parties constituent un long processus qui s'est étalé sur plus que cinq cents ans. Les différents textes bibliques ont vu le jour dans des contextes historiques auxquels ils réagissent tout en pouvant garder la mémoire de traditions plus anciennes.

On n'entrera pas en détail dans la question complexe et compliquée de la datation des textes bibliques. Nous précisons seulement que nous ne nous fondons plus, avec la plupart des spécialistes européens, sur la « théorie documentaire » expliquant la naissance du Pentateuque par la succession de quatre documents[2], dont le plus ancien daterait de l'époque de Salomon et le plus récent du début de l'époque perse – et qui fait malheureusement toujours florès dans des publications de vulgarisation. Le modèle de formation du Pentateuque que nous adoptons garde de l'ancienne théorie

1. Cette Bible hébraïque en trois parties ne correspond pas entièrement à l'Ancien Testament, structuré en quatre parties. Il existe d'ailleurs au moins trois Anciens Testaments différents qui correspondent aux trois dénominations principales de la religion chrétienne : le catholicisme, le protestantisme et les Églises orthodoxes. Le découpage et l'organisation des textes opérés et la décision d'inclure ou non certains d'entre eux renvoient aux options théologiques de chacune d'entre elles.

2. Le Yahwiste (J) utilisant le nom de Yahvé daterait de 930 avant notre ère, l'Élohiste (E) préférant le nom d'Elohim du VIII^e siècle, le Deutéronome (D) de l'époque de Josias (fin du VII^e siècle), l'écrit des prêtres (P) de l'exil babylonien ou du début de l'époque perse. Pour plus de détails, voir Albert DE PURY et Thomas RÖMER, « Le Pentateuque en question : position du problème et brève histoire de la recherche », in *id*. (dir.), *Le Pentateuque en question*, Genève, Labor et Fides, 2^e éd., 2002, p. 9-80.

des documents la date de la première version du Deutéronome vers 620 avant notre ère ainsi que l'existence d'un écrit sacerdotal. Il est possible que les premières traditions du Pentateuque (Jacob, Moïse, et plus tard Abraham) aient été mises par écrit aux alentours du VIIIe siècle avant notre ère.

Rappelons encore qu'aucun livre ou, plus précisément, rouleau biblique n'a été écrit d'un seul trait. Les rouleaux de papyrus ou de peaux de chèvre ou de vache avaient une durée de vie limitée et leur contenu devait au bout de quelques décennies être recopié sur de nouveaux rouleaux. Chaque recopiage était aussi l'occasion d'ajouter ou de supprimer des choses ou encore d'y apporter des modifications. Un texte comme le rouleau du Deutéronome, par exemple, a connu plusieurs éditions s'étendant de la fin du VIIe siècle jusqu'au Ve siècle. Les livres prophétiques connurent également une histoire de rédaction complexe et beaucoup de textes qu'on y trouve ne proviennent pas des prophètes « historiques » mais de rédacteurs plus récents. Ils n'ont reçu leur forme actuelle qu'à l'époque hellénistique. La même observation s'applique aux Psaumes et à d'autres textes. Notre enquête tiendra compte des recherches récentes sur la date et la formation des textes bibliques sans détailler cette discussion. Nous tâcherons cependant de fournir au lecteur toute information nécessaire pour lui permettre de comprendre l'utilisation de ces textes dans la reconstruction de différentes situations historiques et surtout dans l'élaboration de la carrière du dieu Yahvé.

Afin de faciliter la compréhension, il n'est pourtant pas inutile de fournir au lecteur quelques précisions terminologiques et les principaux repères concernant l'histoire du Levant depuis la fin du deuxième millénaire jusqu'à l'époque hellénistique[1].

1. Pour plus de détails, voir Jean-Daniel Macchi, « Histoire d'Israël. Des origines à l'époque de la domination babylonienne », et Arnaud Sérandour, « Histoire du judaïsme aux époques perse, hellénistique et romaine. De Cyrus à Bar Kokhba », in Thomas Römer, Jean-Daniel Macchi et Christophe Nihan (dir.), *Introduction à l'Ancien Testament*, Genève, Labor et Fides, 2009 (2e éd. augmentée), p. 51-82 et 83-121.

Précisions terminologiques

Le terme d'*Israël* a plusieurs significations. Vers 1210 avant l'ère chrétienne, il apparaît dans une inscription égyptienne où il évoque un groupe (une tribu ?) relativement important, installé dans les montagnes d'Éphraïm. Entre le Xe siècle et 722 avant notre ère, il désigne un royaume dont la capitale est Samarie et qui n'inclut ni Jérusalem ni d'autres territoires au sud de la Palestine ; cet Israël est mentionné aussi dans des textes assyriens et d'autres – souvent, on parle également du « royaume du Nord ». Après que les Assyriens ont mis fin à ce royaume, « Israël » devient un terme « théologique » pour désigner l'ensemble de ceux qui vénèrent le dieu d'Israël.

Le nom de *Juda* s'applique d'abord à une région (pour laquelle on a utilisé le terme de *Judée*) et à une tribu, puis au « royaume du Sud », ayant pour capitale Jérusalem, gouverné jusqu'en 587 avant l'ère chrétienne par des rois se réclamant de la lignée de David. Après la disparition de ce royaume détruit par les Babyloniens, Juda ou « Yehoud » devient le nom d'une province faisant partie de l'Empire perse, puis des royaumes hellénistiques.

On ne peut parler de *juif* ou de *judaïsme* avant l'époque perse, voire avant l'époque hellénistique, car c'est seulement vers le IVe siècle que se met en place un système religieux qui ressemble à ce que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de judaïsme. Il faut donc éviter de parler de juif ou de judaïsme pour des périodes antérieures, pour lesquelles il convient d'utiliser des termes comme « israélite » ou « judéen ».

On trouve le nom de *Canaan* en Égypte, à Mari, et ensuite souvent dans la Bible pour parler d'une manière peu précise du territoire qui couvre en grande partie la Syrie-Palestine à l'ouest du Jourdain. Dans la Bible, le lexème est soit utilisé d'une manière neutre comme terme géographique, soit en parlant des *Cananéens* pour désigner la population autochtone du pays promis, souvent avec une connotation péjorative.

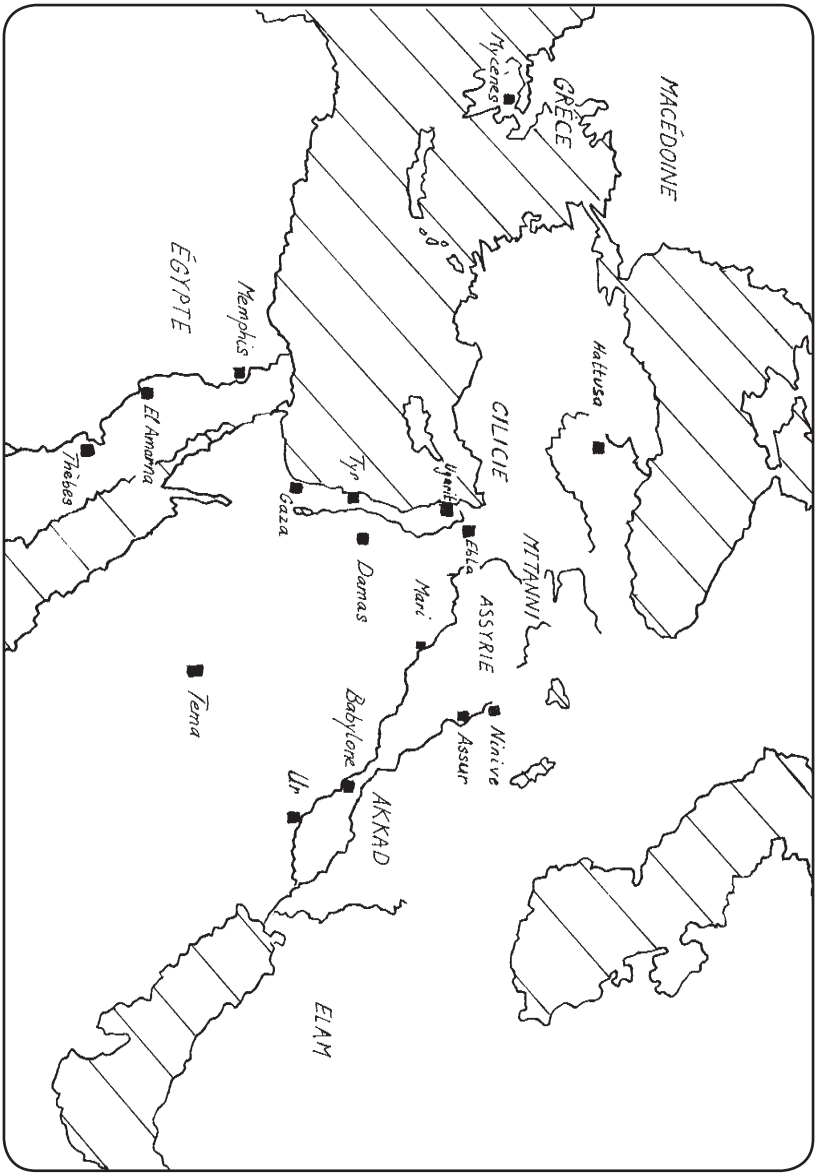
Le terme d'*Hébreux* apparaît dans la Bible comme une désignation archaïsante des Israélites ou des Judéens, puis des Juifs. Le rapport de ce terme avec des *ʿapiru*, terme sociologique désignant des populations marginales dans différents textes égyptiens, hittites et autres du deuxième millénaire avant notre ère, est débattu[1]. Dans la plupart des textes bibliques qui se trouvent dans les livres de l'Exode et de Samuel, le terme « Hébreux » est utilisé par d'autres peuples pour qualifier les Israélites. L'usage du terme qui s'imposera vers les derniers siècles avant l'ère chrétienne est celui d'un gentilice délibérément archaïsant, qui sera aussi employé dans la littérature rabbinique et dans le Nouveau Testament.

Des origines d'Israël jusqu'à l'époque hellénistique

L'histoire d'Israël et de Juda se situe avant tout dans le contexte géographique du Levant, correspondant aux pays actuels d'Israël/Palestine, de la Jordanie, du Liban et de la Syrie. Cette région a été tout au long de son histoire convoitée et contrôlée par les empires, par l'Égypte d'abord au deuxième millénaire, puis par les Assyriens, les Babyloniens, les Perses, les Grecs et les Romains au premier millénaire avant l'ère chrétienne. Sur le plan géographique et politique, l'histoire du Levant est intrinsèquement liée à l'histoire du « Croissant fertile », une expression désignant les territoires riches en pluie et fertiles, s'étendant de la Mésopotamie (l'Irak et l'Iran actuels) jusqu'en Égypte, incluant le territoire autour de l'Euphrate et du Tigre, et le Levant.

Il est intéressant de noter que le patriarche Abraham, dès le début de son histoire, fait un long voyage pendant lequel il traverse l'ensemble du Croissant fertile. Sa famille part de la ville d'Ur (Warka) et s'installe ensuite à Harrân en Syrie ; de là, Abraham parcourt

1. Oswald Loretz, *Habiru-Hebräer : eine sozio-linguistische Studie über die Herkunft des Gentiliziums ʿibrî von Appellativum habiru*, Berlin-New York, De Gruyter, 1984 ; Nadav Na'aman, « Habiru and Hebrews, the transfer of a social term to the literary sphere », *Journal of Near Eastern Studies*, 45, 1986, p. 217-288.



Le Proche-Orient ancien

le pays de Canaan, en s'arrêtant en des lieux stratégiques comme Sichem et Béthel, puis descendant dans le Néguev, le Sud et, de là, en Égypte (Gn 11-12). Sur le plan géographique, ce voyage couvre l'ensemble du Croissant fertile ; sur le plan historique, les territoires que parcourt Abraham sont des lieux où se trouvent à l'époque perse (Ve-IVe siècle) des Judéens exilés ou émigrés. Cet exemple montre qu'il ne faut pas lire les textes du Pentateuque comme des récits historiques ; ils ont été écrits bien plus tard que les époques qu'ils dépeignent.

Lorsque l'on feuillette des livres d'histoire d'Israël destinés à un public universitaire ou cultivé, on s'aperçoit que presque tous ces ouvrages suivent la chronologie biblique : les Patriarches, Moïse et l'Exode, la conquête du pays, l'époque des Juges, le Royaume uni de David et de Salomon, les deux royaumes d'Israël et de Juda jusqu'à la chute de Samarie, en 722 avant notre ère, le royaume de Juda jusqu'à la destruction de Jérusalem en 587 avant l'ère chrétienne, puis la restauration de Jérusalem et de Juda à l'époque perse. Aujourd'hui, il ne fait plus de doute que les histoires des Patriarches, de la sortie d'Égypte et de la conquête du pays ainsi que de l'époque des Juges ne reflètent pas des périodes successives et datables. Il s'agit au contraire de légendes ou de mythes d'origine qui, après coup, furent arrangés selon un ordre chronologique. Pour reconstruire l'histoire d'Israël et de Juda, il faut utiliser toutes les données que nous avons à disposition, à commencer par les données archéologiques.

L'archéologie du Levant a fait d'énormes progrès ces cinquante dernières années ; elle s'est surtout émancipée du joug d'un milieu bibliste conservateur qui voulait que l'« archéologie biblique » prouvât que la Bible disait vrai. L'archéologie en Israël/Palestine, telle qu'elle est menée par une nouvelle génération de chercheurs comme Israël Finkelstein, Oded Lipschits, Aren Maeir[1] et bien

1. Israël Finkelstein et Neil Asher Silberman, *La Bible dévoilée. Les nouvelles révélations de l'archéologie,* Paris, Bayard, 2002 ; Oded Lipschits, *The Fall and Rise of Jerusalem : Judah under Babylonian Rule,* Winona Lake, Eisenbrauns, 2005. Pour Aren Maeir, les lecteurs maîtrisant l'anglais pourront consulter une

d'autres, insiste sur l'autonomie de l'archéologie, qui ne saurait être une discipline auxiliaire mobilisé pour légitimer telle ou telle option religieuse ou politique. Grâce à l'archéologie, nous disposons aujourd'hui d'un nombre important d'inscriptions et d'autres documents écrits, ainsi que de témoignages iconographiques (sceaux, statuettes, ostraca, etc.) qui sont d'une grande importance pour l'historien.

En ce qui concerne l'utilisation de la Bible dans la reconstruction de l'histoire d'Israël et de Juda, on assiste depuis un certain temps à une polémique entre « maximalistes », pour qui la Bible a raison jusqu'à preuve irréfutable du contraire, et « minimalistes », pour qui la Bible n'est pas une source valable pour reconstruire l'histoire de la fin du deuxième et de la première moitié du premier millénaire avant notre ère ; tout au plus permet-elle de comprendre les positions idéologiques de certains courants du judaïsme naissant à la fin de l'époque perse ou au début de l'époque hellénistique. Les deux positions sont difficiles à maintenir : la position maximaliste est contraire à la déontologie de l'historien ; quant à la position minimaliste, elle néglige le fait que les textes bibliques, aussi idéologiques qu'ils soient, peuvent néanmoins garder des traces d'événements historiques et de traditions anciennes[1].

Sur le plan archéologique, les débuts de l'histoire d'Israël au XIII^e^ siècle avant l'ère chrétienne correspondent à la transition de l'âge du Bronze récent vers l'âge de Fer[2]. Vers le milieu du deuxième millénaire, le Levant est contrôlé par l'Égypte. Il est constitué sur le plan politique par des cités-États dont les roitelets sont des vassaux du pharaon. Existent aussi des entités peu intégrées, notamment les ʿ*apiru*, des groupes vivant en marge du système

magnifique conférence dans laquelle il définit le rôle de l'archéologue face aux récits d'origine de la Bible : <www.youtube.com/watch?v=3eWqMX716Zs&feature=youtu.be> (consultation le 18.12.2013).

1. Ainsi, bon nombre des événements relatés dans les livres des Rois se retrouvent, avec une autre perspective, dans des annales ou inscriptions assyriennes et babyloniennes.

2. Cette époque se termine dans la terminologie de l'archéologie du Levant avec l'époque perse.

politique, en conflit avec les roitelets cananéens ou servant de corvéables aux Égyptiens. Des textes égyptiens mentionnent également des nomades shasou (*šꜣśw*), dont certains groupes sont caractérisés par le terme *Yhw(ꜣ),* probablement un toponyme, qu'on a souvent mis en relation avec le nom Yahvé (*Yahua*?), qui deviendra le dieu d'Israël. Ces nomades séjournent surtout dans les régions désertiques entre l'Égypte et Canaan.

La fin du XIII^e^ siècle est marquée par des bouleversements durant lesquels les cités-États s'effondrent. De nouvelles populations, les « peuples de la mer » venant de l'Égée ou de l'Anatolie, les Philistins, s'installent sur la côte sud de Canaan dans des villes comme Gaza, Ashdod, Ashkelon, Eqron. Ils ont une culture matérielle différente des autres habitants du pays, mais ils s'assimilent assez vite[1]. Alors que la plupart des cités du Bronze récent se dépeuplent, la zone montagneuse d'Éphraïm et de Juda connaît un accroissement de population notable. Il s'agit sans doute, là, des premières traces de la naissance d'Israël, tel qu'il se trouve mentionné vers 1210 dans la stèle de victoire du pharaon Merneptah. Cet « Israël » doit constituer un groupe important puisque le roi égyptien le juge digne d'être mentionné parmi les peuplades qu'il se vante d'avoir vaincues. Alors que le pharaon clame qu'il a mis fin à Israël, cette entité va commencer à se développer. Ses origines ne sont pas liées, comme le prétend le livre biblique de Josué, à une conquête militaire d'un peuple venu d'ailleurs ; il s'agit d'un processus lent et diffus dans le cadre de bouleversements globaux à la fin du Bronze récent. « Israël » naît donc à partir des populations autochtones. L'opposition que l'on trouve dans la Bible entre Israélites et Cananéens n'est nullement une opposition ethnique, mais une construction idéologique au service d'une idéologie ségrégationniste. Le groupe « Israël » est d'abord une sorte de confédération clanique et tribale, rassemblant des groupes qui pensaient probablement déjà appartenir à un même ensemble ethnique. Cela est suggéré, par exemple,

1. Les textes bibliques les appellent les « incirconcis » car, contrairement aux populations du Levant, les Philistins ne pratiquaient pas la circoncision.

par la quasi-absence d'élevage de porcs et une culture matérielle distincte. Le point de vue selon lequel l'Israël d'avant la monarchie aurait été constitué de douze tribus est par ailleurs une invention des auteurs bibliques des époques perse et hellénistique durant lesquelles cette idée joue un rôle important pour affirmer l'unité religieuse de la Judée, de la Samarie et de la Galilée.

Au début du premier millénaire se met en place dans l'ensemble du Levant une économie fondée davantage sur l'échange qui remplace l'économie de subsistance. Cette évolution va de pair avec un développement de l'organisation politique tendant vers la monarchie, phénomène qu'on observe également à l'est du Jourdain où se créent les royaumes de Moab et d'Ammon.

Le récit biblique, dans les livres de Samuel, présente les origines de la monarchie autour des trois figures exemplaires de Saül, David et Salomon. Il s'agit de récits largement légendaires mais qui gardent quelques souvenirs historiques. Saül, présenté comme le premier roi d'Israël, réussit à résister à la domination philistine et crée, dans le territoire de Benjamin et dans la montagne d'Éphraïm, une structure étatique dont il devient le chef. David, qui est en conflit avec Saül, est apparemment vassal des Philistins qui soutiennent peut-être son combat contre Saül et tolèrent la création d'un royaume concurrent en Juda, à Hébron d'abord, et à Jérusalem ensuite. Selon les récits des livres de Samuel et des Rois, partiellement repris dans les livres des Chroniques, David et son fils Salomon auraient régné sur un « Royaume uni » avec une extension immense, « de l'Égypte à l'Euphrate ». Cette idée relève plus des options idéologiques des rédacteurs bibliques qui voulaient montrer qu'Israël (le Nord) et Juda (le Sud) étaient réunis à l'origine dans un même royaume. Les grandes constructions à Megiddo, Haçor et ailleurs, qu'on voulait attribuer au roi Salomon, datent probablement d'un siècle plus tard et sont plutôt l'œuvre du roi Omri.

C'est donc dans le Nord que se développe un État assez important, dont la capitale deviendra sous Omri la ville de Samarie, alors que le Sud reste une entité bien plus modeste (on estime sa population seulement à dix pour cent de la population du Nord) et que

Jérusalem est, à cette époque, une petite agglomération que le pharaon Sheshonq, lors de sa campagne vers 930 avant notre ère, ne juge pas digne de mentionner dans la liste de ses exploits militaires. Durant plus que deux siècles, Juda vit dans l'ombre d'Israël dont il est sans doute souvent le vassal.

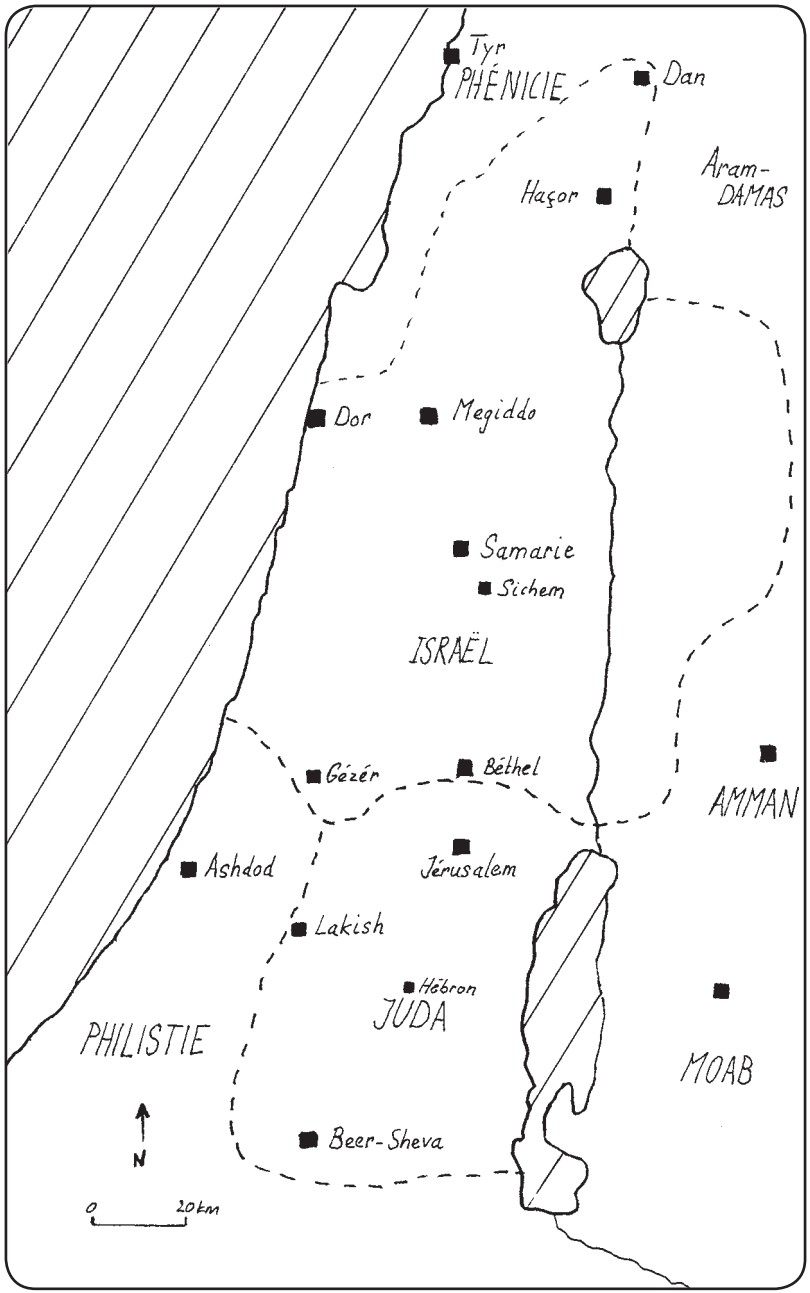
L'historiographie biblique, notamment dans les livres de Samuel et des Rois, est pourtant rédigée à partir d'une perspective sudiste et présente le Nord et ses rois sous un angle négatif les accusant d'avoir vénéré d'autres dieux que le dieu d'Israël et d'avoir érigé des sanctuaires concurrents de celui de Jérusalem.

Sous la dynastie des Omrides[1], au IXe siècle, Israël devient un royaume puissant dans le concert des royaumes du Levant. En témoignent de nombreux travaux de construction et, surtout, l'édification de la ville de Samarie. La domination des Omrides s'étend jusqu'à la Transjordanie, ce qui provoque des conflits avec le royaume de Moab, comme l'atteste la stèle de Mesha qui relate le conflit entre Israël et Moab dans la perspective du roi moabite. Omri et ses successeurs menaient une politique de rapprochement avec la Phénicie. C'est pour cette raison que les rédacteurs des livres des Rois les accusent d'avoir vénéré une divinité du nom de « Baal » ; cette transgression va, dans la perspective des éditeurs, mettre fin à la dynastie des Omrides. Selon une stèle portant une inscription araméenne trouvée à Tel Dan, aux sources du Jourdain, Hazaël, le roi de Damas et commanditaire de l'inscription, aurait triomphé d'une coalition israélito-judéenne et vaincu Israël et la « maison de David »[2].

Les livres des Rois présentent la fin de la dynastie d'Omri comme le résultat d'une révolution du général Jéhu auquel sont prêtées des motivations religieuses : fervent adorateur du dieu d'Israël, il aurait combattu le culte de Baal. Sur le plan historique, Jéhu fut un roi faible et les défaites qu'il a essuyées contre les Araméens sont mises par les auteurs bibliques au compte de son prédécesseur Yoram. Jéhu

1. Il s'agit des rois Omri, Akhab et Yoram.

2. Cette inscription, comme d'ailleurs la stèle de Mesha, sera présentée d'une manière plus détaillée dans la suite. Elle contient, selon l'interprétation majoritaire, la première attestation du nom de David en dehors de la Bible.



Les royaumes d'Israël et de Juda

devient d'ailleurs vassal des Assyriens qui, dès la deuxième moitié du IXe siècle, cherchent à contrôler le Levant. En 853, une coalition entre Israël et le royaume araméen de Damas réussit encore à repousser le roi assyrien Salmanasar III lors de la bataille de Qarqar, mais les décennies suivantes ainsi que le VIIIe siècle sont définitivement marqués par l'hégémonie assyrienne, qui laissera d'ailleurs de nombreuses traces dans la Bible. Un obélisque du roi assyrien Salmanasar III contient l'image d'un roi prosterné avec la légende « tribut de Jéhu, fils d'Omri[1] ».

Le royaume d'Israël retrouve une période de prospérité sous le règne de Jéroboam II (environ 787-747[2]) parce que celui-ci accepte la suprématie assyrienne et se comporte en vassal fidèle. La prospérité des couches aisées augmente grâce au développement de la production d'huile d'olive. Cette sorte de proto-capitalisme s'accompagne de la paupérisation des couches plus modestes. Des prophètes comme Osée et Amos dénoncent ces évolutions ; Osée polémique de plus contre des « veaux » à Samarie et à Béthel, ce qui signifie que la divinité tutélaire d'Israël y fut vénérée sous une forme bovine. Il est possible que, sous Jéroboam II, certaines traditions bibliques comme l'histoire de Jacob, qui devient l'ancêtre d'Israël, ou encore la tradition de la sortie d'Égypte furent, pour la première fois, mises par écrit au sanctuaire de Béthel[3].

Après le règne de Jéroboam, le déclin du royaume d'Israël commence. Vers 734, une coalition de différents royaumes du Levant, menée par Damas et Israël, veut forcer le roi judéen Akhaz à se joindre à la révolte contre les Assyriens. Cet événement a laissé des traces dans de nombreux textes bibliques. Akhaz, conseillé par le prophète Ésaïe, cherche alors la protection du roi assyrien

1. Jéhu ne fut nullement fils d'Omri, mais, pour les Assyriens, Omri était le fondateur du royaume, même après la fin de sa dynastie. Il est aussi possible que les Assyriens ne se soient pas beaucoup intéressés à la politique interne d'Israël.

2. Les dates exactes des règnes des rois israélites et judéens sont impossibles à établir ; toutes les indications chronologiques au sujet des règnes de ces rois ne peuvent donc être qu'approximatives.

3. Ces deux traditions sont mises en opposition au chapitre 12 du livre d'Osée.

Tiglath-Pileser III dont il devient le vassal. Ce roi vainc sans problème les Araméens et les Israélites et ampute leurs royaumes d'une manière drastique. En 727, le dernier roi d'Israël, Osée, cherche appui auprès de l'Égypte, provoquant ainsi une campagne de Salmanasar V contre Israël et la chute de Samarie en 722. Le royaume d'Israël est transformé en quatre provinces assyriennes. Des déportations ont lieu (environ dix à vingt pour cent de la population totale), et d'autres populations sont établies dans le territoire de l'ancien royaume. Cette population « mixte » est l'ancêtre lointain de la communauté des Samaritains. Nous ne savons presque rien concernant la situation de cette région jusqu'à l'époque perse, où la vénération du dieu d'Israël continue[1].

Pour le royaume de Juda qui subsiste en tant que vassal de l'Assyrie, la chute de Samarie correspond à son ascension et, surtout, à celle de Jérusalem qui, jusque-là, était une localité modeste qui s'agrandit vers la fin du VIIIe siècle avant l'ère chrétienne, d'une manière importante, devenant une vraie capitale. Cet agrandissement est dû, au moins en partie, à des réfugiés provenant de l'ancien royaume d'Israël. C'est aussi à cette époque que des traditions nordistes (Jacob, l'Exode, Osée, des récits sur les prophètes Élie et Élisée et d'autres) parviennent en Juda où elles sont révisées dans une perspective judéenne. L'essor de Jérusalem commence sous le roi Ézékias à qui la Bible attribue de nombreux travaux[2], attestés par l'archéologie, comme le fameux tunnel de Siloé, qui contient la première inscription monumentale judéenne connue à ce jour, ce qui indique sans doute aussi le début d'une activité littéraire conséquente[3]. Ézékias mène une politique téméraire à l'égard de l'Assyrie qui se solde par une campagne de Sennakérib contre le royaume de Juda. Lakish, la deuxième ville judéenne, est prise et le royaume amputé massivement. Cependant en 701, les Assyriens interrompent

1. Cela est aussi admis par le chapitre 17 du deuxième livre des Rois.

2. Il est possible que certains travaux attribués à Ézékias soient en fait l'œuvre du roi Manassé que les rédacteurs des livres des Rois abhorrent.

3. La deuxième partie du livre des Proverbes (25,1) se présente, dans son titre, comme étant compilée à l'époque du roi Ézékias.

le siège de Jérusalem et se retirent, pour des raisons peu claires. Cet événement devint, dans la mémoire collective, la naissance de l'idée de l'inviolabilité de Sion, la montagne du temple à Jérusalem. Les Jérusalémites y voyaient la preuve que leur dieu protège sa ville contre tous ses ennemis.

Sous Manassé, qui fut un vassal fidèle des Assyriens, Juda retrouve sa prospérité et aussi son territoire. Bien que son règne ait duré plus de cinquante ans (environ 698-642), les rédacteurs des livres des Rois ne lui vouent que quelques lignes décriant surtout son impiété. Il a dû cependant gouverner avec sagesse et permettre ainsi à Juda de vivre sa dernière période de stabilité.

Lorsque le roi Josias (640-609) accède au trône, selon le récit biblique à l'âge de huit ans, l'empire assyrien commence à s'affaiblir à cause des Babyloniens. La deuxième partie du règne de Josias se déroule dans un certain vacuum de pouvoir et le roi et ses conseillers en profitent pour mettre en place une politique de centralisation, correspondant au nouveau statut de Jérusalem. Le temple de Jérusalem est proclamé seul sanctuaire légitime du dieu d'Israël. Selon le récit de 2 Rois 22-23, dont l'historicité ne peut être affirmée d'emblée, Josias aurait fait disparaître tous les objets religieux assyriens du temple de Jérusalem, il aurait également détruit le symbole d'Ashérah, une déesse associée au dieu tutélaire de Juda, et annexé une partie de l'ancien royaume d'Israël.

Selon le récit des livres des Rois, cette politique d'innovation politico-religieuse aurait été initiée par la découverte d'un livre dans le temple. Bien qu'il s'agisse là probablement d'un motif littéraire, il est très possible que le Deutéronome avec lequel on a toujours identifié ce livre ait en effet été écrit, dans sa forme primitive, pour légitimer la politique de centralisation et de monolâtrie, de vénération exclusive du dieu de Juda/Israël. L'idée de la centralisation prépare en effet un des piliers du judaïsme à venir : la centralité de Jérusalem et de son temple. D'autres textes ont vu le jour sous le règne de Josias, comme les récits de conquête dans la première partie du livre de Josué, légitimant la politique d'expansion de Josias. Les scribes de Josias ont également écrit une histoire des

deux royaumes pour montrer que Josias était une sorte de nouveau David. Ils ont sans doute également mis par écrit une « biographie » de Moïse et d'autres traditions encore.

L'origine d'une grande partie de la littérature qui deviendra biblique se situe donc à l'époque assyrienne. L'importance de la plupart de ces écrits reste limitée au milieu intellectuel, c'est-à-dire au palais et au temple. Dans la campagne judéenne, au sanctuaire d'Hébron, on raconta sans doute des épisodes de la vie du patriarche Abraham dans une perspective théologique différente de celle ayant cours au palais de Jérusalem. L'histoire d'Abraham ne véhicule pas d'idéologie ségrégationniste mais insiste sur le fait que le patriarche est également parent de Lot, l'ancêtre des Moabites et père d'Ismaël, l'ancêtre des semi-nomades peuplant le désert au sud-est de Juda.

Josias meurt en 609 en voulant affronter le roi d'Égypte. Commence alors le déclin du royaume de Juda qui tombera sous les coups des Babyloniens qui, dès 605, deviennent les nouveaux maîtres du Proche-Orient ancien. Plusieurs révoltes des rois judéens provoquent en 597 la première prise de Jérusalem ; le roi Yoyakîn évite la destruction de la ville en ouvrant les portes. Il est déporté avec sa cour à Babylone ainsi que des hauts fonctionnaires et des artisans. Un document babylonien mentionne des rations de nourriture pour le roi Yoyakîn, prisonnier du roi de Babylone. Le roi Nabuchodonosor II installe Sédécias comme successeur, lequel finit également par se joindre à une coalition anti-babylonienne. Le livre de Jérémie contient des récits et des oracles reflétant la situation chaotique de Jérusalem dans les années précédant sa chute.

En 587, les Babyloniens s'emparent de Jérusalem, détruisent la ville et le temple et décident une deuxième vague de déportation. Ils installent Guedalias comme gouverneur à Miçpa, en Benjamin. L'archéologie montre des traces de destructions importantes dans le territoire de Juda ainsi qu'une diminution significative de la population. En revanche, le territoire de Benjamin semble avoir moins souffert. En 582, Guedalias est assassiné par un groupe indépendantiste, événement qui, selon le livre de Jérémie, provoque une troisième vague de déportation et la fuite d'une partie des Judéens vers l'Égypte.

Ainsi, vers la fin du VI^e siècle, existe-t-il trois centres de présence judéenne : Benjamin et Juda, la Babylonie et l'Égypte (surtout dans le Delta et sur l'île d'Éléphantine). Contrairement aux Assyriens, les Babyloniens laissèrent les exilés regroupés dans des colonies.

Les milieux d'exilés issus de l'élite judéenne jouèrent un rôle important dans la production d'un certain nombre de rouleaux qui sont à l'origine du Pentateuque et des écrits prophétiques. La destruction de Jérusalem et de son temple par les Babyloniens, en 587 avant l'ère chrétienne, avait provoqué chez ces intellectuels une crise idéologique. Les piliers identitaires d'un peuple du Proche-Orient ancien, c'est-à-dire le roi, le temple du dieu national et le pays, s'étaient écroulés. Il fallait donc trouver de nouveaux fondements pour dire l'identité d'un peuple privé de ses institutions traditionnelles, et c'est ainsi que se mirent en place différentes réponses à la crise : l'« histoire deutéronomiste » qui comprend les livres allant du Deutéronome jusqu'au deuxième livre des Rois. Le but de cette histoire est de démontrer que la destruction de Jérusalem et la déportation d'une partie de la population ne sont pas dues à la faiblesse du dieu d'Israël face aux divinités babyloniennes ; au contraire, c'est lui qui se sert des Babyloniens pour sanctionner son peuple et ses rois de ne pas avoir respecté les stipulations de son « alliance », consignées dans le Deutéronome. Le milieu des prêtres rédige, de son coté, une histoire des origines (appelée souvent « écrit sacerdotal ») qui se trouve surtout dans les livres de la Genèse, de l'Exode et du Lévitique et qui insiste sur le fait que tous les rituels et institutions ont été révélés avant l'entrée du pays et avant la royauté – celle-ci n'est donc pas indispensable. Pour les auteurs sacerdotaux, toutes les coutumes par lesquelles va se définir le judaïsme à l'époque perse (circoncision, Pâque, rituels et lois alimentaires) et hellénistique sont données par Moïse, dans le désert, en l'absence d'un pouvoir politique. Ces deux ensembles littéraires préparent en quelque sorte le chemin vers le monothéisme, car ils affirment de manière différente l'unicité du dieu d'Israël.

En 539, le roi perse Cyrus s'empare de la ville de Babylone, mettant fin à l'empire babylonien. Il mène une politique religieuse

« libérale », reconstruisant des temples détruits et autorisant les déportés à rentrer dans leurs pays respectifs. Cyrus est célébré comme le « messie » envoyé par le dieu d'Israël dans des textes ajoutés au rouleau d'Ésaïe et appelés « Deutéro-Ésaïe »[1]. Les Perses accordent à la communauté judéenne, comme à d'autres peuples intégrés dans l'Empire, une autonomie cultuelle et religieuse, et c'est sous l'influence de la *Golah*[2], les Judéens exilés retournés en Judée, que se met en place une organisation de type quasi théocratique dont le temple de Jérusalem, reconstruit à la fin du VI^e^ ou au début du V^e^ siècle avant notre ère, constitue le centre. Une partie des Judéens exilés à Babylone préfère cependant rester à Babylone et des documents, trouvés sur place, montrent que ces Judéens faisaient partie des couches aisées et intégrées. Jusqu'à l'arrivée de l'Islam, Babylone demeura un centre intellectuel du judaïsme, comme le montre le Talmud de Babylone. De même, la présence forte des Judéens en Égypte ne diminue nullement. Ainsi, le judaïsme est, dès sa naissance, une religion de diaspora qui se développera durant l'époque hellénistique sur tout le pourtour de la Méditerranée.

Entre 400 et 350 se met en place la compilation de différents écrits en un proto-Pentateuque qui devient le fondement du judaïsme naissant mais aussi des Samaritains dont le sanctuaire central se trouve, dès le V^e^ siècle, sur le mont Garizim. Les récits bibliques qui reflètent cette consolidation des écrits se trouvent dans les livres d'Esdras et de Néhémie qui construisent d'une manière exagérée une hostilité entre Judéens et Samaritains et qui insistent sur la bienveillance des Perses quant à la promulgation de la Loi à Jérusalem.

En 332, la Palestine est prise par Alexandre qui met ainsi fin à l'Empire perse. Après sa mort, une guerre éclate entre ses successeurs et la Palestine tombe d'abord sous le contrôle des Ptolémées (ou Lagides) qui gouvernent depuis l'Égypte, alors que les Séleucides règnent sur la Syrie. Ce changement n'affecte d'abord guère les Juifs. Durant le III^e^ siècle, la Judée connaît un certain essor

1. Il s'agit des chapitres 40 à 55 de l'actuel livre d'Ésaïe.
2. Littéralement, la « déportation », nom donné aux anciens exilés à Babylone.

économique qui profite à l'aristocratie jérusalémite et à une classe urbaine aisée. C'est aussi le début des contacts entre Grecs et Juifs, et les Juifs installés en Égypte adoptent la langue grecque.

Vers 270 avant notre ère, le Pentateuque est traduit en grec et, durant le IIIe siècle, une abondante littérature voit le jour ; certains de ces textes entreront dans le canon (Cantique des cantiques, Qohéleth, Esther, etc.), d'autres pas (comme le livre d'Hénoch).

L'enquête à mener

Notre enquête sur le dieu d'Israël couvrira donc environ un millénaire, de la fin du deuxième millénaire avant l'ère chrétienne jusqu'à l'époque hellénistique. On clarifiera d'abord la question de la signification de son nom, qu'on transcrira dans la suite par ses seules consonnes, Yhwh. L'enquête se poursuivra par les attestations de ce nom en dehors de la Bible et la question de son origine géographique. On trouvera un certain nombre d'indices qui nous mèneront vers le « Sud », d'abord en Égypte, où existent des nomades vénérant apparemment une divinité du nom de « Yahwa », qui est peut-être une montagne divinisée. Nous examinerons la tradition curieuse du séjour de Moïse auprès des Madianites durant lequel Yhwh se présente à lui. Mais comment ce dieu devint-il le dieu d'« Israël » ? Quand accéda-t-il au statut de dieu protecteur des royaumes d'Israël et de Juda ? Y était-il vénéré de la même manière ? Comment fit-il son entrée dans le temple de Jérusalem ? Y était-il seul ou cohabitait-il avec d'autres divinités ? Était-il invisible dès le début, comme l'affirment les rédacteurs bibliques, ou existait-il des représentations de Yhwh ? Était-il « célibataire » ? Au terme de quel processus et en réaction à quels événements le culte monolâtrique qui lui a progressivement été rendu s'est-il imposé ?

En répondant à ces questions, il s'agira, à l'issue de l'enquête, de comprendre comment le monothéisme a été inventé et de quelle manière il a intégré les racines polythéistes dont il conserve l'héritage.